

Les militaires birmans ont libéralisé l'économie, pas le régime. Impuissant, le peuple souffre en silence. Les capitaux étrangers affluent > de notre envoyé spécial **Marc Epstein**

# L'ordre et l'argent règnent à Rangoon



Ci-dessus, le temple de Pagan, récemment restauré. Page de droite, Aung San Suu Kyi prenant la parole devant la grille d'entrée de sa villa. Bravant le regard des soldats, la foule vient l'écouter.

Parfois, quand le jour tombe à Rangoon, la capitale birmane, on aperçoit quelques étudiants immobiles, debout dans un coin du campus universitaire. Un meeting ? Un rendez-vous, plutôt. Sous les fenêtres du bâtiment des filles, ils grattent une guitare et chantent, à l'adresse de leur bien-aimée, une mélodie oubliée de Bob Dylan ou de Cat Stevens...

L'écho du chant des amoureux résonne alentour et, dans le ciel, les étoiles scintillent, comme autant de briquets dans une salle de concert. On est heureux.

En 1988, dans les rues de Rangoon, d'autres étudiants clamaient le nom d'Aung San Suu Kyi. Ennemie jurée des militaires au pouvoir, héraut de l'opposition démocratique, cette femme d'une cinquantaine d'années, qui en paraît vingt de moins, vit non loin de l'université, précisément, au bord du lac Inya, dans une grande maison de style colonial. Libre de ses mouvements depuis quelques mois seulement, elle vécut là, coupée du monde, entre 1989 et 1995, assignée à résidence par la junte. C'est d'elle, dit-on, que dépend l'avenir du pays.

En réponse aux manifestants pour la démocratie, il y a près de huit ans, les militaires envoyèrent leurs chars. Ils firent plus de morts que l'armée chinoise, place Tiananmen, à Pékin, un an plus tard. Bientôt, un coup d'Etat allait permettre au général Saw Maung de s'emparer du pouvoir. Aujourd'hui,

l'armée contrôle toujours le pays, malgré la victoire, lors des élections de 1990, du principal parti d'opposition, la Ligue nationale pour la démocratie (NLD). Selon les organisations de défense des droits de l'homme, le régime birman serait l'un des plus répressifs de la planète.

En prison, Aung San Suu Kyi, une femme menue au regard timide et au charme hypnotique, terrorisait la junte. C'est que son père, Aung San, demeure un héros national : il fonda l'armée birmane et négocia l'indépendance avec l'occupant britannique, avant d'être assassiné. A présent qu'Aung San Suu Kyi est libre, pourtant, le rapport de forces s'est brouillé.

Les Birmans semblent gagnés par le fatalisme. Même la population de Rangoon, autrefois unanime derrière cette femme exceptionnelle, bouderait presque ses apparitions en public. Chaque semaine, quand l'opposante prend la parole devant la grille d'entrée de sa maison, ils sont environ un millier à venir l'écouter, bravant le





D. SIMON/GAMMA

regard des agents de la police secrète. Mais la plupart restent à l'écart. Par peur : « J'aimerais vivre dans un pays démocratique, confie un étudiant. Mais je suis réaliste. Si je milite au sein des partis d'opposition, l'Etat ne me donnera jamais un emploi de fonctionnaire. »

Les maîtres de Rangoon seraient-ils en passe de réussir leur pari ? Séduits par les précédents chinois et vietnamien, ils comptent sur le développement de l'économie pour asseoir leur pouvoir sans céder sur le terrain politique. La presse, étroitement contrôlée, s'en prend régulièrement à Aung San Suu Kyi, malgré les appels réitérés de celle-ci à la négociation. « L'armée a joué habilement, explique un journaliste. Deux ou trois ans avant de libérer la dirigeante de l'opposition, les généraux ont ouvert le marché. La répression est toujours aussi féroce, mais les démocrates sont désormais moins motivés par le combat politique que par l'achat d'un magnétoscope. »

Sur le plan économique, le pays s'envole. Malgré l'absence d'aides de la Banque mondiale et du

Fonds monétaire international, le régime attire des capitaux étrangers : d'une superficie légèrement plus grande que celle de la France, la Birmanie est située aux frontières de l'Inde, de la Chine et de la Thaïlande, dans une région à forte croissance. Surtout, elle possède des matières premières en quantités fabuleuses : du teck, bien sûr, mais aussi du pétrole, du gaz, des minéraux, des pierres précieuses, du caoutchouc, du riz... Il y a plus de trente ans, la Birmanie était le principal exportateur de riz en Asie. Mais une politique économique « socialiste » en a fait l'un des dix pays les plus pauvres de la planète.

Inconnues il y a seulement quatre ans, les voitures individuelles ont envahi les rues et les routes. A en croire certaines statistiques officielles, 6 millions de véhicules auraient été immatriculés depuis sept ans. « Nous sommes le secret économique le mieux gardé d'Asie », sourit Martin Pun, un homme d'affaires local. Le Japon ne s'y trompe pas, qui a rétabli ses garanties bancaires peu après la libération d'Aung San Suu Kyi. La France

non plus : Paris serait même le deuxième partenaire commercial de Rangoon, grâce aux projets pétroliers et gaziers de Total.

Les organisations de défense des droits de l'homme dénoncent certains investissements. Le recours systématique au travail forcé pour surveiller le chantier du gazoduc, dans le Sud, a déclenché, aux Etats-Unis, des campagnes de boycottage des sociétés occidentales présentes en Birmanie. C'est grâce au travail forcé, aussi, que 5 000 kilomètres de chemins de fer ont été construits en six ans, ainsi que 1 000 kilomètres de routes. Parfois, sur un chantier, on aperçoit des hommes qui travaillent les fers aux pieds. Ces forçats-là sont condamnés à des peines supérieures à huit ans. « Au XIX<sup>e</sup> siècle, plaide l'un des rares défenseurs du régime, les Américains ont recouru à de curieuses méthodes pour ...

« La répression est toujours aussi féroce, mais les démocrates sont désormais moins motivés par le combat politique que par l'achat d'un magnétoscope. »



## La Birmanie (Myanmar)

► **46 millions d'habitants**

Bouddhistes à 90 %, ils composent une mosaïque ethnique complexe.

■ **Birmans**

Les deux tiers de la population, majoritaires dans la plaine centrale.

■ **Minorités ethniques**

(Arakanais, Karen, Shan, Mon...) dans les plaines côtières et les hautes terres, théâtres de nombreuses sécessions.

► **Une histoire chaotique**

1948. Indépendance accordée par les Britanniques.

1962. Coup d'Etat du général Ne Win, qui instaure une dictature socialiste autarcique.

1988. Une junte militaire prend le relais de Ne Win et rebaptise le pays « Myanmar ».

1990. L'armée annule les élections remportées par le parti d'Aung San Suu Kyi, mise en résidence surveillée en 1989.

1995. L'opposante est libérée par la junte, qui a négocié, par ailleurs, des cessez-le-feu avec la plupart des minorités en rébellion.



... développer leurs premières lignes de chemins de fer. »

Dans les villages et dans les rues mêmes de Rangoon, des habitants sont parfois enlevés par les militaires en mal de main-d'œuvre. Beaucoup sont battus par les soldats ou disparaissent à jamais, morts d'épuisement. Les officiers de l'armée qualifient ces malheureux de « fantômes ». Le régime, lui, préfère parler de « fonctionnaires ».

### Le régime est haï

Quelques hôtels de luxe ont fait leur apparition à Rangoon, ainsi que des bars et des boîtes de nuit, accessibles aux plus fortunés. A condition de pouvoir y mettre le prix, on peut acheter des montres ou des parapluies, autrefois introuvables. A la campagne, surtout, où vit 70 % de la population, l'irrigation et une série de réformes agraires améliorent lentement les conditions d'existence. Reste que, d'après l'Unicef, un tiers des enfants de moins de 5

ans souffrent de malnutrition et que le nombre de séropositifs pourrait atteindre 500 000, selon les estimations de l'Organisation mondiale de la santé : la pauvreté a amené de nombreuses jeunes femmes à faire le voyage vers la Thaïlande, où elles se prostituent dans les bars de Bangkok.

Le régime est haï, malgré les progrès matériels bien réels. A en croire les militaires, le pays pourra, dans les années à venir, progresser vers la démocratie tandis que les soldats retrouveront le chemin des casernes. Pour le moment, insistent-ils, la présence d'un régime fort est indispensable pour préserver l'unité d'un territoire qui compte plus de 130 minorités ethniques.

Au grand regret des partisans de la démocratie, ce discours semble admis par la population. Non sans un certain mépris envers ceux qui le tiennent. Alors, en attendant des lendemains qui chantent, quand le soir tombe sur Rangoon, des étudiants grattent leur guitare au clair de lune. ● M. E.

## Aung San Suu Kyi : « Par les urnes, pas par les armes »



Aung San Suu Kyi, chef de l'opposition birmane et prix Nobel de la paix en 1991, reçoit L'Express dans sa maison blanche de style colonial, au fond d'un jardin envahi par les herbes. C'est là qu'elle fut assignée à résidence durant six ans par la junte au pouvoir. Elle y vécut à l'écart du monde : hormis quelques visites exceptionnelles de sa famille, autorisées par le régime, son seul contact

avec l'extérieur était la radio...

**AUNG SAN SUU KYI :** Je suivais les émissions avec une attention extrême, quasi religieuse. A l'écoute de la BBC, notamment, j'ai été marquée par l'évolution en Afrique du Sud. La conduite de Nelson Mandela a été une inspiration pour moi et elle l'est encore, c'est indéniable. Lui et son parti, l'ANC, ont amené le gouvernement blanc à la table de négociations. Ils ont montré que le dialogue pouvait être le meilleur moyen d'amorcer une ouverture politique. Qu'ils soient parvenus à vaincre les préjugés des Blancs à l'égard des Noirs, vieux de plusieurs siècles, cela me donne du courage dans mes propres démêlés avec le régime militaire birman.

**L'EXPRESS :** Pourriez-vous, comme l'ANC, appeler à la lutte armée ?

Non, à aucune condition. Gagner par la voie des armes, cela crée un précédent fâcheux dont vos ennemis peuvent profiter plus tard. Il ne faut pas rechercher le pouvoir pour le pouvoir.

**Votre père était un héros national. C'est lui qui a motivé**

**vos engagements initiaux. Indira Gandhi, Benazir Bhutto, Cory Aquino sont également entrées en politique par le biais de leur famille. En Asie, est-ce le seul moyen pour une femme de prétendre au pouvoir ?**

Oui, sans doute. Mais c'est le cas dans d'autres régions du monde : au Nicaragua, Violeta Chamorro a eu un cheminement similaire... Ma qualité de femme n'est pas d'une importance capitale. Je n'y pense guère. Pour mes collègues masculins, l'emprisonnement a été une épreuve bien plus rude que l'assignation dont j'ai été l'objet. Ma maison est plus confortable qu'une prison birmane.

**Depuis votre libération, quelle a été votre plus grande surprise ?**

Je n'ai pas eu de surprise. Quand je n'avais pas le droit de sortir d'ici, j'entendais que l'on construisait des immeubles à tous les coins de Rangoon. Une fois dehors, je me suis aperçue que la plupart des quartiers restaient inchangés. On exagère le développement économique. Dans les campagnes, la situation des paysans s'est même aggravée.

**Si elle veut vous aider, que doit faire la communauté internationale ?**

En 1994, l'Assemblée générale des Nations unies a adopté une résolution qui demandait ma libération et celle de tous les prisonniers politiques, ainsi que l'instauration d'un régime démocratique conforme aux vœux du peuple, tel qu'il s'est exprimé lors des élections de 1990. Si les gouvernements étrangers veulent aider la cause de la démocratie, qu'ils s'en tiennent à ce texte. Ma condition personnelle s'est améliorée, mais les Birmans sont 46 millions... ●

Propos recueillis par Marc Epstein